

Marc F. Gélinas

CHIEN VIVANT

roman

Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Car les vivants savent qu'ils mourront; mais les morts ne savent rien du tout [...]. Ils n'auront plus jamais de part à tout ce qui se fait sous le soleil.

L'ECCLÉSIASTE

1

Maurice «Rocket» Tremblay.

Un nom comme ça, ça sonne quasiment prédestiné, ou arrangé dans une histoire qui raconte les trente premières années de la vie d'un responsable de la glace à l'aréna de Montréal. Et c'est vrai que c'est arrangé. En partie. Pour le reste, il y a de l'opportunisme et du beau hasard dans ce nom-là. Mais pas nécessairement comme on pourrait le penser.

Voyons voir.

L'opportunisme.

Maurice débarqua à Montréal un matin d'août, en 1972, à vingt ans, en sachant exactement ce qu'il cherchait:

«L'aréna, s'il vous plaît.»

Et aussi ce qu'il voulait:

«Donnez-moi une gratte, vous allez voir.

– As-tu déjà travaillé sur une patinoire?

– Le hockey, je connais ça.

– Tiens, remplis le formulaire.»

Le monsieur jouait défensif. Un mur.

Maurice essaya de le contourner:

«C'est du travail que je veux, pas du papier.» Puis, inspiration soudaine, il se mit à réciter: « ... à Bergson, à Néron, retour en arrière, il contourne le but, lance et compte!»

Le coup était bien décoché. L'homme souriait:

«Qu'est-ce que c'est ça?

– Michel Normandin, monsieur. Le but gagnant de la finale de la Coupe, l'an dernier.

– Oui, un vrai beau point, tit-gars.»

Maurice crut que ça y était, mais son lancer fut dévié au dernier moment.

«Écoute, le jeune, remplis ça, on va te rappeler si on a besoin de quelqu'un.

– L'année d'avant, contre Boston...

– Hein? Écoute, le jeune, j'ai dit...»

Maurice fonçait:

«Et c'est la passe destinée à Mankiewicz dans la zone du Montréal, interceptée par Belleau. Oh, il lance de la ligne bleue et c'est le but, mesdames et messieurs...!

– Tu me rappelleras...»

Encore le mur:

«L'autre année d'avant, vous souvenez-vous, en supplémentaire contre Chicago?»

L'homme leva la main:

«Wo! Time out.»

N'arrête pas qui veut un train dans sa lancée:

«Une minute vingt-sept d'écoulée dans cette première période supplémentaire. La mise au jeu a lieu dans le coin gauche de la zone du Montréal...

– C'est-y une job d'annonceur sportif ou d'ouvrier que tu cherches?»

Le contremaître sourit en balançant la tête avec incrédulité.

Enfin, l'échappée:

«Essayez-moi. Gratis. Pas besoin de me payer.» La feinte juste avant le lancer.
«Passez-moi une gratte pis de la glace à nettoyer. Vous allez voir.

– Comment tu t'appelles déjà?

– Tremblay. Maurice.

– Pis tu te trouves vite sur tes patins, hein? Maurice "Rocket", peut-être?

– Je suis pas mal rapide sur la gratte, vous allez voir...

– Sept heures, demain matin...»

Maurice dans sa tête entendit alors la foule de l'aréna en délire. Et Michel Normandin exalté qui s'exclamait: «Nouvel alignement pour la brigade des grattes de l'aréna ce soir. Directement de la Gaspésie, un spécialiste des bordures et de la zone des buts, Maurice "Rocket" Tremblay...»

Oui, décidément, «Rocket», le nom lui allait bien...

Le beau hasard.

Au moment de lancer le Match de la Vie de Maurice, qui lui-même n'existait alors qu'en pièces détachées dans les bourses et la sacoche de ses parents, le Grand Arbitre a tout simplement laissé tomber la rondelle dans le territoire des Tremblay. En 53. À Bonaventure en Gaspésie. C'est donc ça – le hasard d'une mise au jeu – qui décida de la

portion Tremblay du nom de Maurice. Cela est moins compliqué que pour son prénom.

Il faut savoir que lorsque vint le temps pour Maurice de sortir du ventre de sa mère et de chausser ses patins, il se trouva être le Maurice à Théo, du Théo à Maurice-le-pépé. Sur la troisième ligne d'attaque. Avec son grand-père encore capable sur la première, qui occupait tout le temps de glace comme si la patinoire et le jeu lui-même lui appartenaient. Ce qui n'était pas loin d'être vrai et très, très frustrant pour Théo, son père, sur la deuxième ligne, qui passait son temps à réchauffer le banc.

Théo voulait du temps de glace. C'était urgent, surtout depuis l'arrivée prévue du petit nouveau. N'en pouvant plus, il se lança dans la mêlée. Sans demander la permission. La manœuvre échoua. Il crut alors bien faire en se servant du petit pour essayer de se rattraper. Vous allez tout comprendre.

Dans la baie des Chaleurs, au pays du roi des Acadiens, à cette époque-là, chacun se promenait avec sa généalogie affichée. Et aussi avec sa couleur, le plus souvent héritée: Rouge ou Bleu.

Maurice naquit bébé Bleu. Ce qui ne signifiait pas alors tout à fait la même chose qu'aujourd'hui. Loin d'être un malheur, cela donnait souvent une bonne partance dans la vie.

Bébé Bleu, d'un bleu que Théo, son père, espérait surtout très voyant. Car un doute planait sur sa loyauté envers son clan et envers le Parti. On l'avait aperçu à New Richmond remontant à genoux (comme tout le monde) la route du moulin. Sa situation était désespérée. Sa Mary allait bientôt accoucher. Il fallait trouver une job steady et sortir sa femme de la chambre de la tourelle où le pépé les avait parqués. Avec la venue de l'enfant cela ne suffisait plus. Pas question d'élever le petit dans cette cellule dont la fenêtre était givrée à l'année. Dans cette tourelle qui donnait sur la bourrasque d'un désert enneigé. Il fallait y voir.

Théo et sa Mary n'en pouvaient plus de devoir s'exiler au fond du jardin, tout au bout de leurs laisses, pour trouver un peu d'été. De devoir sortir de chez eux pour cesser de frissonner. Ils avaient été mis en chambre froide alors qu'ils croyaient, qu'ils souhaitaient, qu'ils tentaient, comme ils disaient, de fonder un foyer.

Ils rêvaient de lendemains meilleurs pour l'enfant qui s'annonçait. D'un avenir sans laisse. Avec un grand jardin bien clôturé, où le petit pourrait découvrir le monde en toute liberté. Ils en discutèrent longtemps. Hésitèrent longtemps. Puis, enfin, ils se décidèrent. Ils tenteraient leur chance. Pour l'enfant, pour eux. Pour la suite du monde qu'il leur fallait aménager.

Un jour donc, à l'aube, avant la naissance du petit, Théo s'échappa. Mais on le vit faisant du pouce jusqu'à New Richmond où Maguire, le foreman au moulin, lui dit:

«What's your name?»

- Tremblay.
 - Tout le monde s'appelle Tremblay; d'où ce que t'appartiens?
 - Bonaventure.
 - Ah. You know Elphège? A good friend of mine.»
- Théo était coincé. Le motton dans la gorge.
- «Euh, Elphège, c'est mon oncle. Elphège, uncle... me.
- Tell him to call me, I'll see what I can do.»

Théo, encore une fois, hésita longtemps. Il contempla la bedaine incontournable de sa femme. Ressassa les promesses qu'ils s'étaient faites et le rêve qu'ils s'étaient donné. Puis il partit une seconde fois à l'aube, de sa démarche clandestine, dans la rosée, pour voir son oncle Elphège, le vire-capot de la famille Tremblay, pour lui demander de faire un call à son good friend Maguire, le patroneux Rouge du comté.

Comme de raison, tout ledit comté sut ce qui s'était passé. Ce qui n'aurait pas été grave si la manœuvre avait réussi. Mais Elphège avait ri au nez de Théo et le grand-père, Maurice-le-pépé, en entendit parler: «Eh, paraît que ton Théo a décidé d'essaimer...»

La bourrasque vira à la tempête. Son grand veau de Théo qui s'abaissait à quêter une job à la brebis galeuse de la famille! «Tête de morue, à quoi t'as pensé?» De quoi le déshériter! La laisse venait de raccourcir et le collier de se resserrer. L'air silait déjà au passage dans la gorge de Théo. Encore un cran et il serait totalement étouffé. Il battit en retraite dans son refuge de la tourelle. Il trouva Mary à la fenêtre. Elle avait gratté un trou dans le givre. Elle avait tout vu, tout entendu, déjà tout pleuré. Elle grelottait violemment. Théo la prit dans ses bras:

«Viens, on va aller au fond du jardin.

- C'est trop loin maintenant. La laisse est trop courte; il n'y en a plus d'été.»

Théo recontempla la bedaine de sa femme et comprit l'ampleur du désastre. L'avenir se présentait très, très mal pour le petit. Le désert. La nécessité étant la mère de l'invention et parfois des mirages, Théo dit:

«Accouche, ma femme... Pis fais-nous un garçon.»

Ils baptiseraient l'enfant du nom de Maurice, comme son pépé, comme son premier ministre; ils inviteraient le député à être parrain. Flatterie. Servilité. Nourrir le monstre, le gaver de chair fraîche, se soumettre, ramper à ses pieds. Ce qui fut fait. C'était courant. Le député était parrain d'au moins deux cent cinquante enfants de Carleton à Gaspé.

C'est donc ainsi que Petit Maurice – Maurice à Théo, du Théo à Maurice-le-pépé – reçut son prénom. Mais l'ancêtre n'était pas dupe de la manœuvre. Aussitôt les invités partis après la réception du baptême, il se mit à transporter des pierres.

Au début, il les mettait dans la cave. Du gros caillou de rivière, bien sec, bien cuit, bien rond. Parfois, il n'en transportait qu'un à la fois. Cela dépendait des journées. Il allait jusqu'à la rivière à pied et revenait tenant sa pierre comme une chose précieuse. Puis il la descendait à la cave. D'autres fois, il partait avec la brouette vide qu'il rapportait pleine et la déversait par le soupirail. Tout le bâtiment en tremblait. D'autres fois encore, il emplissait la boîte de la camionnette. Il empilait ensuite sa charge jusqu'au plafond du sous-sol. Il avait commencé par le pourtour et s'approchait, en bouchant tous les trous, vers l'escalier qui montait au rez-de-chaussée. Le sous-sol avait l'air d'un immense caveau à patates avec une ampoule électrique laissée allumée. Plein à craquer de tubercules géants, indigestes, éternels, pétrifiés, impossibles à faire germer. Préparatifs stériles en prévision, peut-être, d'un très long hiver à passer.

«Qu'est-ce que tu fais? demanda Théo, inquiet.

- Tu vois bien.»

Et le pépé repartit avec sa brouette. Théo, décontenancé, remonta chez lui où Mary l'attendait.

«Pis?

- La cave est pleine jusqu'aux solives du rez-de-chaussée; il est rendu à l'escalier.

- Jusqu'où ça va monter?

- C'est pas grave, et tu le sais.»

Au début, Petit Maurice était effrayé par le vacarme des activités du grand-père. Ses parents le rassuraient:

«C'est pépé qui travaille.»

La petite famille s'y habituaient. Cela distrait de la bourrasque qui ne cessait de gémir à la fenêtre de la chambre. Cela permettait même parfois d'oublier le froid.

Blottis dans la tourelle, Théo et Mary passaient de longues heures à imaginer les gestes, les regards, les intentions du pépé à partir des sons et des soubresauts de la maison. Ils jugeaient son humeur aux grincements de la tôle de la brouette qui se vidait, aux chocs secs et graves des pierres sur les pierres, aux rebondissements plus sonores des cailloux sur le bois du plancher, aux grondements en cascade des éboulis. La pierre, le bois, la coriace volonté du pépé: affrontements lourds, inévitables, délibérés dont les chocs répercutés à travers les portes, les murs, les planchers ébranlaient les fondements mêmes de la maison. Un envahissement aveugle. Une marée dure, sourde, montante, de plus en plus rapprochée. Mais aussi, de façon curieuse, un genre de routine, un confort. Presque une sécurité.

«Va donc voir ce qui se passe en bas, je ne l'ai pas entendu aujourd'hui...»

Un jour, la cave se mit à dégorger son trop-plein par les soupiraux. Le pépé commença alors à charroyer par la porte d'en avant et à boucher la descente vers le

sous-sol. Il déborda dans le corridor du rez-de-chaussée. Théo et Mary commençaient à s'inquiéter «pour vrai» malgré leur certitude qu'en fin de trajectoire ils finiraient par gagner. Personne n'avait formellement déclaré la guerre, mais ils disaient pourtant «gagner... On va finir par gagner...» Même au prix de se laisser emmurer complètement dans ce qui devenait la pyramide de pierres du pépé. Pharaon Théo. Mary Néfertiti. Le temps, répétaient-ils, était leur allié.

Le vieux attaqua la chambre d'en arrière du rez-de-chaussée. Il combla tout jusqu'au plafond. Il corda ensuite la cuisine en ne laissant qu'un étroit passage, une haute tranchée pour se faufiler jusqu'au poêle et jusqu'à l'évier. Puis il s'en prit au salon et à la chambre à coucher. Il emmura son lit, serré, auquel il n'accédait plus que de côté, avec difficulté.

Les cailloux gris, lisses, secs, durs, empoussiérés, envahissaient les pièces de partout, proliféraient, se multipliaient comme des verrues qui bouffaient aveuglément l'intérieur de la maison. Le trop-plein de pierres dévalait vers l'extérieur par les soupiraux de la cave et les fenêtres défoncées du rez-de-chaussée.

Le vieux continua à l'étage, passant à chaque voyage devant la porte de la chambre de la tourelle, forçant, soufflant, grommelant avec sa charge dans l'escalier.

Théo et Mary craignaient que cette histoire ne laisse des traces chez l'enfant. Petit Maurice vidait le sac de patates au milieu de la chambre et jouait à les empiler:

«Bébé tavayer...

– Faut l'ignorer, décréta Théo. Surtout ne pas en faire un drame...»

Comment ne pas s'inquiéter lorsque l'on est parent? Bien sûr, ils avaient gagné du temps lors des grandes manœuvres du baptême du petit. Du précieux temps. La seule chose dont ils étaient plus riches que le pépé. Mais ce gain leur semblait de plus en plus lourd à porter. Ils avaient gagné du temps mais perdu les saisons. Oblitéré des grands pans de liberté. Gardé la chambre de la tourelle. Mais ils étaient restés naufragés au milieu de l'hiver avec son givre, sa bourrasque, son désert glacé. Mary ne cessait de répéter:

«Deux ans, pauvre petit; il n'a pas encore vu l'été.»

Et souvent, en effet, Petit Maurice grimpait sur sa chaise pour gratter le givre du carreau et ne voyait que la tempête. Il se mettait à hurler.

Mary l'installait alors à califourchon sur son gros bedon rond pour le consoler.

«Regarde ses petites mains gercées, Théo. Ça ne peut pas continuer.

– On est en train de gagner, Mary... Le temps passe.

– Pense à l'autre qui s'en vient.

– Justement, j'aime mieux mon mauvais temps derrière que devant...»

Un matin, ils n'entendirent rien, ni en bas, ni à l'étage, ni dans l'escalier. Puis, le vent cessa de gémir à la fenêtre. Ils sentirent un grand vide autour d'eux. Comme suspendus, au bord de l'éternité. La terre avait cessé de tourner. Vertige. La maison, malgré toutes ses pierres, leur semblait n'être qu'une mince carapace. Tout à fait légère. Qui retenait son souffle, prête à s'envoler.

Puis, comme si le bâtiment expirait, ils entendirent le bruit sourd de la carcasse qui s'effondrait sur le plancher. Puis rien.

Le soleil apparut alors à la fenêtre de la chambre, fondit le givre accumulé. Petit Mo sourit d'aise comme après un bon rot. Soulagé. Théo regarda Mary:

«Ça y est.»

Ils ouvrirent toute grande la fenêtre. Dehors, ni bourrasque ni neige. Du soleil tout doux, du vert tendre et de la rosée.

«C'est fini.

– Ça commence.»

Éblouissement, recueillement, gratitude. Enfin ressuscités. Théo ouvrit la porte de la chambre. La petite famille descendit. En silence. À la queue leu leu, dans l'escalier rétréci aux parois empierrées jusqu'au plafond. Au rez-de-chaussée, ils trouvèrent le grand-père dans la tranchée qui menait du lit à l'évier. Il était mort debout. Il l'avait souhaité et prescrit aussi dans ses dernières volontés:

«Je veux mourir debout et qu'on m'enterre à la verticale pour l'éternité. Telle est ma volonté.»

Théo emprunta la tarière motorisée du voisin. Il creusa un trou rond, profond, à la limite du jardin. Il coula le corps de son père dans le trou, à la verticale, «À vos ordres, chef!...», le nez en premier.
